

Honneur à vous, compatriotes ; la patrie vient à votre secours, mais n'en soyez pas mortifiés, ce n'est pas une aumône, bien au contraire vous êtes ses créanciers. Un homme célèbre disait avec raison : " Si quelqu'un fait pousser deux brins d'herbes là où il n'en poussait qu'un, il devient un bienfaiteur de son pays." Eh bien ! vous, colons, qui, là où était une immense forêt, vous faites pousser des millions et des millions de brins d'herbes, vous établissez une terre, vous agrandissez le domaine de la patrie, vous en augmentez sa force et sa richesse, et vous lui rendez un centuple les quelques secours qu'elle a dû faire en faveur de ses enfants : n'en doutez pas, elle vous en sera reconnaissante.

N'est-ce pas que la perspective est belle, que l'avenir est rempli de promesses brillantes malgré la crise que nous traversons. Un profond politicien disait dernièrement que la politique d'intérêt était aujourd'hui pour la province de Québec la question des chemins de fer, et que demain ce serait celle de l'agriculture ; il avait parfaitement raison. Des chemins de fer partout où c'est possible, ailleurs des chemins de colonisation bien faits ; pour la navigation, tout le monde admet que nous avons le meilleur système qu'il soit au monde.

Il n'y a aucun doute que l'an prochain, le gouvernement local accentuera encore plus sa politique de colonisation, vu surtout les succès qui en ont couronné les premiers essais, ainsi comme je le dis plus haut, tenez-vous prêts cultivateurs qui avez peine à vivre sur des terres épuisées ; et vous surtout jeunes gens robustes qui vous disposez peut être à prendre le chemin de la ville voisine pour y vivre au jour le jour, préparez-vous plutôt à prendre le chemin des cantons, les premières années seront peut être difficiles à passer mais ensuite l'aisance viendra vous dédommager, et en travaillant pour la patrie commune vous assurerez votre avenir. Plusieurs des colons de la patrie, me dirent : Ah Monsieur, nous travaillons bien ici mais nous travaillons avec joie, avec espoir, d'autres me dirent : Monsieur, je travaillais dans les fabriques aux Etats et ma santé s'en allait ; ici je travaille aussi mais ma santé revient rapidement, d'autres disaient, nous travaillons bien fort, mais on a le cœur à l'ouvrage, on travaille pour nous. Oui braves colons, vous travaillez pour la patrie, vous travaillez pour montrer l'exemple à ceux qui bientôt vont suivre vos traces, en défrichant la forêt sans oublier la part du Seigneur comme vous l'avez fait à la Patrie et à Vaillantbourg.

M. A. KÉROACK.

De l'avantage de la nourriture hachée pour le bétail.

En général les agriculteurs sont avides de faits ; c'est pour cela que je me permets de parler de pratiques qui ne sont certainement pas nouvelles, mais qui, tentées sur différents points et dans des conditions variées peuvent éclairer des questions fort intéressantes.

J'ai toujours été effrayé de la position d'un cultivateur qui entretient un nombreux bétail et qui peut être exposé à manquer de fourrage en été. Je suis donc, comme l'avare, occupé à ménager la nourriture tout en nourrissant le mieux possible.

Manquer de fourrage en hiver, est chose terrible, mais réparable en faisant de grands sacrifices. En été, la position est plus grave, car on ne peut se résoudre à consommer la nourriture qui doit faire la réserve de l'hiver. Puis on est presque toujours pris au dépourvu et les animaux en cette saison ont besoin de fourrages verts.

Quel est le véritable agriculteur qui pourra visiter ses étables lorsque les animaux y mugissent de misère et lui reprochent en quelque sorte son incurie ? J'avoue en toute humilité qu'en de pareilles circonstances, je m'éloignerais du troupeau ; mais malheureusement cela n'en irait que plus mal.

Botteler foin et paille, mesurer les racines est certainement un bon moyen d'économiser ; mais encore, les fourrages secs tombent facilement du ratelier dans la litière, les tranches de racines sont faciles à perdre et à fouler aux pieds, et il y a toujours un peu de gaspillage.

D'un autre côté, les aliments trop agneux mélangés à ceux qui sont trop secs ne se digèrent-ils pas plus complètement et n'ajoutent-ils pas à leurs qualités ?

Des animaux qui ne reçoivent que des racines s'entre-tiennent assez mal. Peut-on dire que les racines sont mauvaises ? Si l'on ne donne que de la paille, le résultat est encore plus déplorable ; tandis que des racines et de la paille nourrissent bien. Je suis donc convaincu que des mélanges bien entendus sont toujours très-avantageux.

Ces mélanges ne peuvent s'opérer convenablement qu'avec des fourrages hachés et des racines réduites en une espèce de *pulpe*.

En été les animaux mangent très-bien les jeunes fourrages, tant qu'ils sont tendres ; mais aussitôt qu'ils commencent à durcir, les tiges restent dans le ratelier et font ensuite la litière,

J'avais déjà essayé le fourrage haché ; mais je n'avais qu'imparfaitement réussi parce que je n'étais aussi qu'imparfaitement installé et que je n'avais pas assez persisté dans mes essais.

Pendant la fin de l'été et l'automne 1861, mes bœufs avaient beaucoup travaillé, ils étaient beaucoup fatigués et mes derniers trèfles, un peu durs, furent gaspillés, les sommités des tiges furent seules consommées. Les vaches mangeaient un peu mieux, mais il y avait encore abus.

La nourriture au sec commença de bonne heure ; la paille, le foin et les betteraves étaient d'un prix assez élevé, et je voyais avec effroi, que malgré mes soins, j'aurais une énorme perte de fourrages.

Je me décidai donc à installer le hachage en grand. Je montai un très fort hache-paille à bâti en fonte avec un grand volant destiné à faire poulie lorsque je pourrais employer les chevaux ou la vapeur pour la mettre en mouvement.

Je commençai à les faire mouvoir à bras, parce que des constructions et des arrangements intérieurs ne permettaient pas d'organiser mes appareils définitifs.

Les fourrages hachés ne me suffisaient pas ; les tranches ou les petits morceaux de betteraves ne se seraient pas bien mêlés. Il fallait donc un autre instrument et je construisis un dépulpeur.

Ces instruments sont fort connus, et cependant ils ne sont pas encore généralement adoptés. Celui que j'employai était composé d'une trémie en fonte dans laquelle se mouvait un cône également en fonte sur lequel sont implantés des dents en acier. Ces dents sont fortes, durables, et ont l'avantage de pouvoir se remplacer avec une grande facilité, n'étant maintenant que par une cheville en bois. Cette machine, qui exige la force de deux hommes expédie rapidement la besogne et les racines sont réduites en très-petits fragments qui se mêlent parfaitement aux fourrages hachés.

Ainsi organisé, je commençai mon travail. Mes vaches furent peu séduites de ce procédé ; mais, comme les vaches mangent passablement le mélange, je n'eus de ce côté qu'une demi-lutte à soutenir. Les bœufs ne furent pas aussi faciles et il fallut quelques jours de jeûne pour réussir. Cependant, voulant employer d'abord les moyens de douceur, je laissai mes bouviers formuler leurs désirs. En faisant cette petite concession, je n'avais pas cédé à leur mauvaise humeur ; je les mêlais dans mes intérêts pour combattre la répugnance de mes bœufs.

D'abord on me demanda plus de betteraves, je l'accordai et mes bœufs commencèrent à manger ; puis on me pria de donner une plus grande quantité de foin et moins de paille, je cédai encore. Enfin nos bœufs prirent si bien goût à ce régime, que nous en vîmes à une quantité de nourriture effrayante ; mais cela ne dura pas longtemps, et au bout d'une semaine on me dit que